

Privé de parole
Lorsque le Verbe n'habite plus parmi nous.
Ute Hallaschka

Pour Marie Steiner

**Sterne sprachen einst zu Menschen
Ihr Verstummen ist Weltenschicksal ;
Des Verstummen Wahrnehmung
Kann Leid sein des Erdenmenschen ;**

Les étoiles parlaient jadis à l'être humain
Leur silence est le destin du monde;
Une perception de ce silence
Peut plonger l'habitant terrestre dans le chagrin ;

**in der stummen Stille aber reift
Was Menschen sprechen zu Sternen ;
ihres Sprechens Vernehmung
kann Kraft werden des Geistesmenschen.**

Mais dans le silence muet, mûrit
Ce que les êtres humains disent aux étoiles ;
Une perception de leur parole
Peut devenir vertu de l'être humain-Esprit.

Rudolf Steiner, 25. Dezember 1922

Rudolf Steiner, 25 décembre 1922

Ça y est, nous y sommes. Dans le silence muet. Dans cet espace de l'entre-humain, — car il n'en est pas d'autre. Un silence muet n'existe qu'entre des êtres humains. Il en était autrement jadis, alors que le Cosmos parlait encore. Et il en deviendra aussi définitivement de nouveau autrement. Ce dont nous faisons l'expérience actuellement, c'est le droit cosmique d'avoir son mot à dire.

Longtemps la Terre s'est tue. À présent elle s'exprime. Ce n'est encore qu'une image, ce ne sont que des signes, mais bientôt ce que nous percevons d'elle nous le comprendrons peu à peu comme la communication d'un être vivant. Mais pour être à la hauteur de cet être, nous avons besoin d'une capacité d'expression correspondante et cela est urgent, certes, car des concepts se forment à partir du langage — en dialogue avec la Terre.

Ce serait là, la perspective cosmique. Le micro-regard fait défaut au plus profond de l'idiotisme [linguistique, s'entend ici, bien sûr ! *ndt*] chez nous les êtres humains. Celui que je suis, cette perception du soi et de cet accord du soi dans ma propre conscience, dépend de ce que je trouve à mon arrivée comme monde. Le silence muet c'est l'espace de résonance, dans lequel vit le mutisme débattu. Celui-ci était jadis aussi plutôt un monde extérieur, sensible, s'étendant entre nous. À présent, il est devenu totalement personnel. Chacune le porte en soi comme un espace intérieur, souvent on s'y rencontre soi-même en y restant interloqué. Avec cela, il dépend de ce qui surgit à la vitesse de l'éclair entre deux personnes : pouvons-nous nous parler ou pas ? Au fond c'est clair, dès que tombe le premier mot.

Ici s'ouvre et se creuse un fossé. Nous sommes sur le point d'identifier une essence de la parole, à savoir, ce qu'autrui va aussitôt dire, avant même déjà que cela lui vienne aux lèvres, mais nous ne procédons encore qu'au niveau des signes, à savoir, que nous en restons encore dans l'image au lieu d'être dans déjà l'ouïe. Nous commençons donc à nous lire les uns les autres comme autant de livres ouverts. On sait que la lecture va bien au-delà d'une ébauche d'image. Dans la lecture, des images parlent et ensuite nous entrons en elles — à savoir dans notre propre monde d'ébauche d'images à nous. Pourtant dans ce silence muet, dans lequel nous ébauchons des images, avant que se forme toute parole, nous nous trouvons devant un abîme. Car là, il n'y a plus d'espace, ni de chemin, ni aucun pont au-delà du pur tâtonnement du sentir — et en vérité pas de temps non plus dans lequel atteindre encore une personne simplement par le langage.

Par contre au for intérieur, la parole qu'autrui va aussitôt prononcer commence à resplendir avant que cela ne vienne à ses lèvres à lui. En effet nous ne nous faisons pas face à l'instar de pantomimes. La parole fraye son chemin à la façon d'un rayon de lumière, car tout de la personne nous parle. Quand bien même nous nous trouvons muets en face d'elle, nous voyons non-obstant en lisant largement en elle. Comme dans un paysage. Là, au bord de l'étang de l'intériorité, une source de parole, où le verbe surgit des profondeurs, on le voit monter au travers de l'eau, en faisant glou-glou-glou, bla-bla-bla — et ensuite il est là. Pro-non-cé, une fois pour toute, dit, et le monde est autrement qu'avant.

Dans les deux cas extrêmes — naturellement avec tous les degrés intermédiaires imaginables : soit, le fossé entre nous s'ouvre brusquement dans l'incommensurable — et c'est la scission. Soit, il se referme totalement et fait disparaître le face-à-face — et c'est l'unité. Or ces deux cas provoquent l'extinction pour le Je et le Tu de se retrouver dans un nous. Ce qui se passe verbalement ainsi en un « tour de main », c'est à la fois guerre et paix. Mais pas encore du tout et de loin de la vie. Cela ne se présente plus longtemps comme un processus du langage. Ce qui se joue verbalement entre nous dans le processus du langage sera à l'avenir de nature artistique. Tout le reste, ce qui ne s'adresse pas de personne à personne, nous pouvons le laisser derrière nous, le cœur léger, tel un héritage animal. Cette nature de notre langage est peut-être le fondement futur du monde, à partir duquel les animaux puiseront leur capacité à s'exprimer. C'est selon que nous développerons notre langage plus loin.

Faire confiance au langage en chemin

Qui sommes-nous en parlant ? Qu'il soit en cela rappelé ici : Qui suis-je [ou vais-je ?, en quel état j'erre ?, *ndt*] et par quoi m'identifie-je comme personne ? Voilà ce qui est décisif pour l'être d'autrui. Au fond, il n'y a carrément pour nous, êtres humains, pas d'autre forme qu'une perception mutuelle. Et la perception verbale c'est la manière la plus immédiate de se fréquenter. Y compris pour moi en vis-à-vis de moi-même. Nous n'apprenons pas seulement dans l'enfance à penser par le verbe, la parole, mais nous le faisons aussi toute la vie durant. [Raison pour laquelle il n'est pas possible de penser n'importe quoi à tout un chacun, sans en assumer les conséquences... *ndt*] Si une perception réciproque est comprise comme un événement verbal, alors nous nous trouvons dans ce silence muet à tout instant comme avant la naissance et la mort. Car — la manière dont je dis à la personne d'autrui qui je suis ou bien ce que je *veux* dire — cela semble identique. Ainsi donc sommes-nous en permanence dans une situation double, comme traducteur de l'originalité de soi pour autrui et ouvertement créateur-en-œuvre dans le même temps, comme sage-femme [« sage-homme »] ou CROC-mort [ou « croqueuse-de-mort », pour me protéger ici de « *me-too* » *ndt*].

Si, en tant que personne, je ne suis pas en train d'engendrer en parlant en autrui — oui, mais quoi ? — en train de réaliser, de former, d'enfanter, alors se sera une mort dès que j'ouvrirai la bouche. Bien entendu je peux corriger cela, mais cela ne changera rien à la situation de départ. Parler c'est entrer en relation. Chaque mot crée instantanément de la vie ou de la mort. [Le mot de « blasphème » crée par exemple immédiatement la « mort sur le bûcher », demandez-donc aux Cathares ! *Ndt*] C'est aussi cela dont nous faisons l'expérience au plan macrocosmique. L'évolution planétaire dépend du processus intime de communication entre-humaine. Ce que la Terre a à dire sera décisif dans le dialogue entre les êtres humains. Où donc autrement ? Seule une vertu sociale peut naître dans la perception de l'entre-humain se parlant ou s'exprimant.

Le langage est multiple et multicouche, puisqu'il est aussi humain. Il a un corps, Il a une nature d'âme, sinon je serais incapable d'exprimer mon âme au travers de mon langage. Il a un esprit qui me permet d'habiller mes pensées de mots ou de puiser en elles à partir de mes mots. Lorsque nous nous mouvons sur le plan des images, nous avons à faire avec la corporéité, avec une forme apparaissant de manière corporelle. Corps de parole et corps humain, unis en autrui.

Ici peut tomber un coup d'œil à la dérobée sur la problématique du *genre* et peut-être sur la problématique de l'ensemble d'un gain d'identification par le langage. Notre Verbe devenu chair, appelons-le calmement une fois ainsi [blasphémateurs, silence ! *Ndt*], carrément en rapport à la sexualité, est chargé d'oripeaux de clichés anciens. Pourtant la langue ne peut pas être délivrée et libérée sans emprise au for intérieur de celui qui parle, sans un nouveau projet individuel sur le plan conceptuel. Or nous ne pouvons pas prescrire au Verbe la manière dont il doit se comporter, comment il est censé prendre telle ou telle attitude, ce qu'il a à faire et à attendre de sorte qu'avec cela se forme une sphère morale d'elle-même. Aussi longtemps que nous ne déshabillons la vision primitive balourde des clichés de sexualité d'une corporéité pure — aussi longtemps ne ne changerons rien, malgré les *genres*. [Il faut sortir du matérialisme, en la matière, l'âme est comme l'Ange, elle n'a pas de sexe ni de genre, *ndt*]

Comment puis-je donc rencontrer autrui et moi-même en étant maïeutique en même temps dans l'essence imagée du langage — là où le Verbe veut devenir ? Et donc en remarquant ma propre identité de manière à ce qu'elle soit certaine et dise : Je suis cela. La Personne qui parle là, que j'entends parler et dans laquelle je vis en parlant. Dès lors je suis sur la voie vers une autre Personne, qui l'est pareillement.

Dans le silence muet, une reconnaissance sans compromis est de nécessité : Je suis identique à mon Verbe, sinon je ne suis pas dans l'acte de parler, et autrui n'y est pas non plus. Il s'ensuit deux choses : tout acte de parole ne peut être traité, considéré et jugé, que de manière situative, dans un événement relationnel concret. Et aucuns pouvoir, technique et méthode, ne peuvent me délier de ou me libérer d'elle de l'imagination morale de la Parole : de penser le Verbe que je *veux* dire. Ceci signifie de me mouvoir radicalement et essentiellement dans cette direction où je me sens amené à une forme en sorte que je peux m'immerger dans l'identité d'autrui sans me fondre à lui. Si je *veux* donc discuter avec un membre de l'AfD, alors je *dois* parler à partir de ce qui fait la compréhension de soi de cette personne, sinon je peux abandonner. Or je ne dois pas faire ceci. Mais si je *veux* le faire, alors je dois me tenir à côté d'autrui. Si je ne fais que simuler le processus, autrui le remarque aussitôt. Celui qui a confiance dans le sauvetage de la parole, doit aussi avoir confiance dans le cheminement de la parole. C'est-à-dire d'être totalement auprès d'autrui et dans la parole totalement auprès de lui. Ce n'est guère facile, mais c'est possible dans le pays des deux courants de l'âme.

Garder le problème en mémoire

J'en suis arrivé à présent à la fin de mon cheminement de pensée dont le début est un lieu de blessure ouverte. J'ai lu, il y a quelques temps les conférences de Rudolf Steiner destinées aux ouvriers.¹ Ceux-ci, qui travaillaient à la construction du Goethéanum à l'époque, les avaient demandées à Rudolf Steiner, lequel leur proposa volontiers de lui présenter des questions concrètes auxquelles il répondrait. Ici les idées de base de l'anthroposophie surgissent dans un ton situatif, qui fut accueilli comme bienfaisant par les auditeurs de l'époque — comme si l'un d'eux se mettait à leur parler à égalité.

À partir de la vision actuelle ces formulations se révèlent énormément choquantes. Un être humain qui n'a rien à faire de l'anthroposophie lisant ces passages ne peut qu'en être indigné. Je vois bien la nécessité absolue de se distancer officiellement et institutionnellement de ces textes. Mais avec cela, personnellement, je n'ai pas pu me débarrasser de ce problème. Se charger de la responsabilité de telles déclarations, semble impossible, mais je dois nonobstant le faire. Non seulement parce que je suis redevable de ma vie à l'art des idées de Rudolf Steiner. Non seulement parce que je sais bien qu'il était aussi peu raciste que je le suis moi-même. Il ne m'est pas possible de me déchirer le cœur en deux et de me dire : Ah, ce sont là deux mondes

1 Les conférences destinées aux travailleurs au Goethéanum furent publiées dans les **GA 347** à **GA 354**.

différents qui sont à prendre au pied de la lettre, d'une part une authentique connaissance de l'esprit comme un sentier du langage, et ensuite ces formulations qui inspirent l'horreur qui inconsciemment d'une manière ou d'une autre se trouvent là, à côté.

Je vais garder le problème pour moi et je devrais le reprendre plus tard, puisque c'est le mien. Je pars de quelque chose d'autre sans pouvoir en arriver à cibler un but formulable. Mais je pars en outre du fait que ... le cheminement de la compréhension de la langue est bien à parcourir individuellement. Rien ne peut alimenter ce que nous ne pouvons produire réciproquement que dans la perception du langage — et aussi de manière conciliante. Sans humour en tout cas c'est impensable. C'est pourquoi l'humour doit avoir préalablement le dernier mot.

J'habite la villa *Kunterbunt* — au moins pour les enfants de mon entourage. Il n'y a pas de cheval sur la véranda, mais je fais moi-même le singe si nécessaire. En tout cas, les enfants des différents ménages d'hélicoptères savent que les choses ne sont pas orthodoxes ici. Les friandises — si, si en masses — en font partie. Sans cesse on sonne donc discrètement, en situation de besoin, à ma porte...

Récemment j'avais acheté quelque chose d'exceptionnel au magasin bio. « Hello, les enfants ! », les ai-je appelés enthousiaste, « voulez-vous des bisous de nègres [*Negerküsse*, en allemand, *ndt*,] » Tous me regardèrent plein d'attente — qu'est-ce que cela ? Bon sang !, pensai-je et je me corrigeai aussitôt dans ma confusion : « Je veux dire naturellement, des têtes de nègre ! » [*Mohrenköpfe*, en allemand, *ndt*] Il me fallut tout un temps pour me rendre compte de la manière dont on appelle désormais ces choses maintenant. C'est bien que les enfants ne parlent guère des sucreries chez eux. En tout cas, je n'achèterai plus de « bisous de chocolat » [*schocoküsse*] — et par mesure de précaution seulement encore des ours en gélatine.

Die Drei6/2021.

(Traduction Daniel Kmicik)

Ute Hallaschka est eurythmiste. Enseigne l'art théâtral, directrice de séminaire et auteure.